

Laurent PERNOT
L'ART DU SOUS-ENTENDU
Fayard, Paris, 2018

Sous l'entendu, il y a quelque chose... On peut même dire que c'est tendu entre l'explicite et l'implicite, les deux catégories dont je me contente d'ordinaire. Là, Laurent PERNOT enrichit mon dictionnaire des synonymes : « *allusion, non-dit, ambiguïté, équivoque, implicite, second degré...* » (p 8) viennent ainsi élargir mon vocabulaire et ma représentation.

De même, notre auteur, linguiste et fin connaisseur de la rhétorique antique, détaille-t-il avec brio (et illustrations) la multiplicité des figures de style qui participent de cet art. Parmi toutes celles-là, j'aimerais me souvenir de la *parrhésia* chère à Michel FOUCAULT, mais qui relève d'un impossible « parler vrai », direct et transparent, qui dirait ce qu'il a à dire, rien de plus, rien de moins, ce qui me semble méconnaître la structure de la langue elle-même ; et aussi de la *prosopopée*, cet art de faire parler les absents et les morts. J'ai donc découvert que je prosopopais souvent sans le savoir, que j'étais un monsieur Jourdain de la prosopopée !

Avec ce livre, nous voyageons dans les subtilités et les difficultés de dire ce que l'on a à dire, sans y laisser sa peau ou casser la relation, de l'antiquité jusqu'à nos jours. Nombreuses en effet sont les circonstances où il est préférable d'exprimer sa pensée sur un mode indirect : par exemple face à un pouvoir facilement susceptible, ou pour ne pas blesser un ami. Deux facettes au fond de la même chose : éviter une réaction que nous trouverions dommageable finalement pour nous-mêmes. Mais, cet art de sous-entendre, peut aussi servir des causes moins vitales... L'humour apprécie ces chemins détournés. Les formulations à double sens permettent bien des jeux (plus ou moins) spirituels, de faire comprendre en respectant la liberté de l'auditeur. De même qu'on ne dit pas, lui peut faire celui qui n'entend pas, d'un commun accord. La métaphore et l'allégorie ne sont pas loin alors, la poésie et le conte en prennent aussi le chemin.

Au-delà de toutes les classifications qui nous sont exposées brillamment, il y a toujours la même constatation : le mot n'est pas (seulement) ce qu'il désigne, et son sens, il ne le contient pas puisque c'est du contexte – de la phrase, du paragraphe, de la relation, des circonstances – un contexte nécessairement complexe, c'est-à-dire multiple - que ce mot prendra sa signification. Le mot isolé risque de n'être qu'un signifiant, un bruit. Un signifié apparaîtra dans ce qui le relie à un contexte particulier, à la fois d'émission et de réception. Il n'y a pas de discours qui, conscient ou non de ce fait, ne fasse référence à un implicite qui le soutient et lui donne *un* sens. On se rend compte de l'impossibilité de ne pas dire plus ou/et d'autres choses que ce qui aura été simplement énoncé. Les mots nous trahissent sans cesse, deux fois : en révélant ce que nous ne voulions pas dire, en se prêtant à tous les malentendus. A oreille suspicieuse, tout est menace. La transparence qui ferait coïncider parfaitement l'intention, l'expression et la compréhension, le dit et l'entendu, est une exigence impossible et même dangereuse. Les médias, qui se soutiennent tant de l'idée de dire la vérité, me semblent bien décrits face à cette difficulté par la citation de Paul MORAND qui nous est offerte page 215 : « *La presse ne dit pas toujours ce qu'elle pense, elle ne pense pas toujours ce qu'elle dit, mais elle pense toujours ce qu'elle ne dit pas. IMPLICITE, voilà le grand arcane.* » Il est bien possible que ça ne s'applique pas qu'à la presse, mais aussi à chacun d'entre nous.